

LE BON MÉNAGE,

O U

LA SUITE DES DEUX BILLETS,

C O M É D I E

EN UN ACTE ET EN PROSE;

Représentée devant Leurs Majestés par
les Comédiens Français et Italiens
ordinaires du Roi, le samedi 28 Dé-
cembre 1782.



——

A L A R E I N E ,

M A D A M E ,

LE titre de cette bagatelle peut seul excuser la hardiesse de l'offrir à VOTRE MAJESTÉ. Celle qui a porté sur le trône les vertus douces et simples qui font la consolation du pauvre doit sourire à la foible esquisse que j'en ai tracée. Le bon ménage appartient à VOTRE MAJESTÉ, par la même raison qu'Elle possède le cœur du Roi et ceux de tous ses sujets.

Je suis avec un profond respect,
DE VOTRE MAJESTÉ ,

Le très-humble et très-obéissant
serviteur et sujet,
FLORIAN.



P E R S O N N A G E S .

ARLEQUIN , bourgeois de Bergame.

ARGENTINE , femme d'Arlequin.

Deux enfans d'Arlequin et d'Argentine,

de l'âge de six à sept ans.

L'AINÉ.

LE CADET.

ROSALBA.

MEZZETIN.

*La scène est à Bergame, dans la mai-
son d'Arlequin.*



LE BON MÉNAGE,
COMÉDIE.

Le théâtre représente une chambre meublée très-simplement, où l'on voit les portraits d'Arlequin et d'Argentine. Argentine assise, festonne : ses deux enfans, sur des tabourets, sont à ses pieds ; l'un, feuillette un livre pour en voir les estampes ; l'autre, joue avec un jeu de cartes.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARGENTINE, SES DEUX ENFANS.

LE CADET, montrant à sa mère un château de cartes.

MAMAN, regardez donc.

ARGENTINE

Cela est fort joli, mon ami.

Tome I,

D

L' A Î N É.

Voyons. (*Il souffle dessus et le renverse, puis il rit.*) Ah, ah, ah.

L E C A D E T.

Maman, dites donc à mon frère de me laisser tranquille : il faut que je recommence tout.

A R G E N T I N E.

Pourquoi tourmenter votre frère ? Vous ne voulez pas qu'il s'amuse ?

L' A Î N É.

Ba ! c'est un enfant, il s'amuse à des bêtises.

A R G E N T I N E.

Effectivement, vous avez un an de plus que lui, et vous êtes un habile garçon.

L' A Î N É.

Je m'instruis, moi ; je regarde des images. Quelle est celle-là, maman, où une femme présente à un aveugle un petit monsieur habillé comme un chevreau ?

ARGENTINE.

C'est une mère qui se sert d'une ruse
pour faire donner l'héritage à son fils
cadet , parce qu'il étoit plus doux et plus
aimable que l'aîné.

LE CADET , *voulant voir l'estampe,*

Ah ! voyons donc , mon frère : elle
est bien jolie , cette image-là.

L' A Î N É , *tournant le feuillet,*

Non , elle n'est pas jolie,

LE CADET.

Maman , où est donc mon papa ?

ARGENTINE.

Il est sorti pour des affaires.

LE CADET.

Je suis bien sûr qu'il nous rapportera
des joujoux.

L' A Î N É.

Oui , pour moi,

LE CADET.

Pour moi aussi.

L' A Î N É.

Oh ! savoir.

64 LE BON MÉNAGE,
LE CADET.

Oh! c'est tout su.

L' A Î N É.

J'entends quelqu'un; c'est peut-être
lui. (*Ils courent, et reviennent.*) Non,
c'est mademoiselle Rosalba.

(*Argentine se lève, et va au-devant
d'elle.*)

SCENE II.

ARGENTINE, ROSALBA,
LES ENFANS,

A R G E N T I N E.

C'EST vous, mademoiselle, vous
avez la bonté....

R O S A L B A.

Es-tu seule, ma chère amie?

A R G E N T I N E.

Oui, mon mari vient de sortir. Avez-
vous quelque chose à me dire?

COMÉDIE. 65

ROSALBA.

Assurément : fais retirer tes enfans ,
je t'en prie.

ARGENTINE.

Allez-vous-en tous deux dans l'autre
chambre , et ne vous battez pas.

(Ils s'en vont.)

SCÈNE III.

ROSALBA, ARGENTINE.

ROSALBA.

LÉLIO est de retour ; il est dans
la ville.

ARGENTINE.

Comment le savez-vous ?

ROSALBA.

Par la dernière lettre qu'il m'a écrite
sous ton adresse , et que tu m'as re-
mise hier , il m'annonce qu'il doit ar-
river aujourd'hui à Bergame ; et je n'o-
serai le voir ! Ah ! ma chère Argentine ,

D 3

66 LE BON MENAGE,

qu'il est affreux pour une femme sensible de ne pouvoir pas voler au-devant de son mari, après trois mois d'absence!

ARGENTINE.

Cela n'est que trop simple, lorsque l'on s'est mariée à l'insu de son père.

ROSALBA.

Ah! tu sais que c'est ma tante qui a tout fait. Elle a connu le mérite de Lelio, elle a été touchée de notre amour; et après avoir fait inutilement tous les efforts possibles pour obtenir le consentement de mon père, elle a pris sur elle de m'unir secrètement au seul homme que je pouvois aimer.

ARGENTINE.

Je sais tout cela, mademoiselle: mais madame votre tante est morte, et monsieur votre père ignore toujours votre mariage. Je suis la seule à présent, chargée de ce grand secret, et je n'ose vous dire combien je suis fâ-

chée d'être la seule. Ma chère maîtresse, je vous dois tout. Elevée auprès de vous, dans la maison de monsieur votre père, vous m'avez dotée, vous m'avez mariée à un époux qui fait le bonheur de ma vie. Je tiens tout de vous seule, et je suis obligée de faire aveuglement tout ce que vous désirez. Jusqu'à présent, vous avez reçu, sous mon adresse, les lettres de monsieur Lelio : je n'ai jamais osé confier à mon mari que je vous rendois ce service ; mais enfin....

R O S A L B A.

Garde-t-en bien, ma chère Argentine. Arlequin n'a point de raisons pour m'être attaché ; il en a mille pour l'être à mon père : c'est mon père qu'il a servi, et son respect pour son ancien maître lui seroit trahir mon secret. D'ailleurs, je connois ton mari ; aussi babillard qu'honnête homme, il n' imagine pas que l'on puisse cacher quelque chose. Tout seroit perdu s'il étoit ins-

68 LE BON MENAGE,

truit. Je te supplie donc , ma chère Argentine , par la tendre amitié que j'ai toujours eue pour toi , de me jurer ici de nouveau , que , quelque chose qui puisse arriver , tu ne révéleras jamais mon secret à ton mari.

A R G E N T I N E .

Je vous en donne ma parole , quoi qu'il m'en coûte pour vous la donner. Ma chère maîtresse , je vous conjure de faire cesser la peine et l'inquiétude où je suis. Vous ne doutez pas de mon zèle , vous connoissez ma tendresse pour vous... Passez-moi ce terme ; on n'offense personne en l'aimant. Vous êtes bien certaine que je ferai toujours tout ce qui pourra vous plaire ; mais cela même vous oblige d'être prudente pour nous deux.

R O S A L B A .

Je le serai , ma chère amie , et j'ai grand besoin de l'être , car enfin , il faut t'avouer que je porte dans mon sein un gage de mon amour.

ARGENTINE.

Je n'ose m'en réjouir ; et si tout le monde le savoit , j'en pleurerois de joie.

ROSALBA.

Je te demande un dernier service, Lélío doit être arrivé : je suis sûre que son impatience va lui faire tout hasarder pour me voir : va le trouver , va lui dire que je le supplie , que je lui ordonne de ne pas sortir de chez lui , avant qu'il ait reçu de mes nouvelles. Cela est important pour le succès de mes projets. Tu lui diras que je souffre autant que lui de ne pas le voir , que je l'aime plus que ma vie ; que...

ARGENTINE.

Oui , oui , mademoiselle ; avant de lui dire ce que vous voulez qu'il sache , je lui dirai tout ce qu'il sait. Je comprends cela à merveille ; dès que mon mari sera rentré , j'irai parler à monsieur Lélío.

70 LE BON MENAGE,
R O S A L B A .

J'ai encore une prière à te faire. Mon père est dans l'usage de me donner, pour en disposer à ma volonté, le vingtième de tous les profits un peu considérables qu'il fait dans son commerce. Il vient de gagner cent mille écus; et ce matin il m'a apporté quinze mille francs dont je suis maîtresse absolue. Tu ne devines pas ce que j'en veux faire ?

A R G E N T I N E .

Non.

R O S A L B A .

Si je ne te devois pas tant, je serois bien plus hardie à te les offrir.

A R G E N T I N E .

A moi ?

R O S A L B A .

Oui, ma bonne amie; ajoute ce plaisir à tous ceux que je te dois; souffre que cette bagatelle soit mise en rente viagère sur ta tête: j'ai déjà

C O M E D I E. 71

donné des ordres à mon notaire , et je t'enverrai ce soir ton contrat.

A R G E N T I N E.

Ma chère maîtresse ! je n'ose ni accepter ni refuser vos bienfaits ; mais...

R O S A L B A.

Si tu me refuses , je ne veux plus de tes services.

A R G E N T I N E.

Écoutez. Je suis heureuse , je ne manque de rien , et j'ai déjà , grace à vous , assuré le sort de mes enfans. Si mon mari venoit à me perdre , il ne seroit pas à son aise , que ce soit lui qui profite de vos bienfaits : mon cœur et ma délicatesse y trouveront mieux leur compte.

R O S A L B A.

A la bonne heure : je vais dès ce moment tout arranger selon tes intentions. Adieu , ma chère Argentine ; c'est aujourd'hui que j'ai reçu de toi la plus grande marque d'amitié.

SCENE IV.

ARGENTINE, *seule.*

JE donnerois ma vie pour la voir heureuse ; mais nous ne le serons jamais tant que son père ne saura pas tout. Mes enfans, revenez.

(*Les deux enfans reviennent.*)

SCENE V.

ARGENTINE, LES ENFANS.

ARGENTINE.

AVEZ-VOUS été bien sages ?

L' A Î N É.

Oh ! oui, maman ; car nous nous sommes bien ennuyés.

LE CADET.

Mon papa tarde aujourd'hui bien long - tems.

ARGENTINE.

A R G E N T I N E.

Il va rentrer.

L' A Î N É.

Ah! pour le coup, maman, c'est lui;
je l'entends.

S C È N E V I.

ARLEQUIN, ARGENTINE, LES
DEUX ENFANS.*(Arlequin arrive avec un petit tambour
d'enfant à la ceinture, sur lequel il
bat d'une main; de l'autre il joue
d'une petite trompette de bois. Il fait
deux ou trois fois le tour du théâtre.)*

LES DEUX ENFANS, courant après lui.

AH! papa, papa, c'est pour nous?

ARLEQUIN, à sa femme.

Veux-tu danser une contre-danse à
quatre?

A R G E N T I N E.

Non, mon ami.

Tome I.

E

74 LE BON MÉNAGE,
ARLEQUIN, à son aîné.

Tiens, le tambour est pour toi, la trompette pour ton frère.

LES DEUX ENFANS, *l'embrassant.*

Bien obligé, mon papa. (*Ils se retirent au fond du théâtre, où ils ont l'air de troquer leurs joujoux, tant qu'Arlequin cause avec sa femme.*)

ARLEQUIN, à sa femme, *en lui donnant un sac d'argent.*

Tiens, voilà pour toi; car il faut bien t'apporter aussi quelque chose; tu es le plus grand enfant de la maison.

ARGENTINE.

Qu'est-ce que cela, mon ami?

ARLEQUIN.

Ce sont ces cinquante écus que nous prêtâmes à ce pauvre homme que l'on alloit arrêter pour ses dettes: il a travaillé pour gagner cet argent-là pendant le tems qu'il auroit passé en prison à ne rien faire; de sorte qu'il est quitte avec nous, avec son créancier: nous avons fait une bonne action, et personne n'y a rien perdu que le geolier.

COMÉDIE. 75

ARGENTINE, *prenant le sac.*

A te dire le vrai, je n'y comptois guère.

ARLEQUIN.

En ce cas-là, serre-les pour les prêter à un autre. J'ai encore été chez...
(Les enfans font du bruit avec leur tambour.) Taisez-vous donc, vous autres; on ne s'entend pas. J'ai été chez ta cousine : elle se plaint de toi; elle dit qu'on ne te voit jamais, que tu es toujours renfermée avec tes enfans ou ton mari, que tu ne penses à rien dans le monde qu'à tes enfans et à ton mari : il faut convenir qu'elle a raison; je suis juste, moi. *(Le bruit redouble.)* Mais voilà des enfans bien bruyans!

ARGENTINE.

Pardi, pour les faire jouer doucement tu leur apportes un tambour et une trompette. *(Les enfans continuent)*

ARLEQUIN, *aux enfans.*

Allez-vous-en battre la générale de l'autre côté.

(Les enfans s'en vont.)

SCÈNE VII.

ARLEQUIN, ARGENTINE.

ARGENTINE.

VAS-TU rester ici, mon ami?

ARLEQUIN.

Oui; pourquoi cela?

ARGENTINE.

C'est que j'ai à sortir.

ARLEQUIN.

Où vas-tu?

ARGENTINE.

Faire une commission pour mademoiselle Rosalba.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que c'est que cette commission?

ARGENTINE.

Je ne peux pas te le dire; elle me l'a défendu.

ARLEQUIN.

Voilà, par exemple, un de tes avantages sur moi : tu sais garder un secret ; moi je ne le sais pas. Aussi je te confie tous les miens, pour qu'ils soient en sûreté.

ARGENTINE.

Mon bon ami, tout ce que je pense t'appartient ; mais tu n'ignores pas les obligations que j'ai à mademoiselle Rosalba : c'est elle qui nous a mariés. Il me semble qu'après un tel bienfait, je suis obligée de faire tout ce qu'elle exige, même de te cacher quelque chose.

ARLEQUIN.

Ah ! je me doute de ce que c'est. J'ai vu ce matin Mr. Pandolfe ; il m'a dit qu'il avoit donné quinze mille livres à sa fille pour en faire ce qu'elle voudroit. Mademoiselle Rosalba a le meilleur cœur du monde ; et quand on a un bon cœur et de l'argent mignon, on a toujours de petites choses à faire en cachette.

78 LE BON MÉNAGE,

ARGENTINE, *à part.*

Hélas! (*haut.*) Mon ami, ne parlons plus de cela, je t'en prie. Quand bien même tu devinerois, je serois obligée de te mentir, et tu ne voudrois pas que ma reconnoissance pour mademoiselle Rosalba me coûtât si cher..

ARLEQUIN.

Allons, va-t-en; je resterai avec les enfans. Les as-tu fait lire aujourd'hui?

ARGENTINE.

Oui.

ARLEQUIN.

C'est bon; je les ferai jouer, moi. Allons, va-t-en donc.

ARGENTINE.

Adieu, mon ami.

ARLEQUIN.

Allez-vous-en, madame; et reviens vite, au moins. Quand je cours la ville, je me passe de toi; mais je ne peux plus m'en passer, dès que je ne cours plus: entends-tu? (*Il l'embrasse, Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

ARLEQUIN, *seul.*

CETTE mademoiselle Rosalba lui donne souvent des commissions, et elle ne m'en donne jamais, à moi. Cependant elle sait bien avec quel plaisir je trotterois pour elle.... Ah ! c'est qu'elle aime mieux ma femme que moi : elle a raison ; j'en fais bien autant... Oh ! Arlequinet, venez-vous-en ici me tenir compagnie ; mais laissez votre tambour.

SCÈNE XI.

ARLEQUIN, LES DEUX ENFANS.

ARLEQUIN.

AVEZ-VOUS bien lu, ce matin ?

L'ÂÎNÉ.

Oh oui, mon papa.

E 4

80 LE BON MÉNAGE,

ARLEQUIN.

Votre maman a-t-elle été contente de vous ?

LE CADET.

Elle a dit que oui, mon papa.

ARLEQUIN.

Vous ne l'avez pas fait enrager ? elle ne vous a point grondés ni l'un ni l'autre ?

L'ÂÎNÉ.

Au contraire, mon papa, elle nous a bien baisés.

ARLEQUIN, *les embrassant avec tendresse.*

Cela étant ; venez me baiser aussi, (*Arlequin, pendant tout ce couplet, a son visage tout près et au milieu de ceux de ses enfans ; il les baise presque à chaque parole.*) Quand vous voudrez me rendre bien heureux, vous n'avez qu'à rendre votre mère bien contente. Elle en sait plus que nous trois, voyez-vous ; ainsi nous ne devons

être occupés que de faire tout ce qu'elle veut. Nous y trouverons son plaisir, d'abord, et puis notre bien, c'est tout ce qu'il nous faut : n'est-il pas vrai ?

L' A Î N É.

Oui, mon papa Mais puisque nous avons été bien sages, vous devriez bien nous conter quelqu'un de ces beaux contes que vous savez.

L E C A D E T.

Ah ! oui, mon papa.

A R L E Q U I N.

Volontiers : aussi-bien nous nous ennuions quand elle nous laisse seuls ; cela nous fera passer le temps. Allons, asseyons-nous. (*il s'assied par terre, et fait asseoir un enfant sur chacune de ses jambes ; les deux petits garçons écoutent attentivement.*) Il y avoit une fois un roi et une reine qui s'aimoient beaucoup, et que tout le monde aimoit.... Ceci n'est pas un conte au moins.

82 LE BON MÉNAGE,
LE CADET.

Oh ! nous vous croyons bien , mon
papa.

L' A Î N É.

Nous vous croyons comme si nous
le voyions.

A R L E Q U I N.

La reine étoit aussi belle que le roi étoit bon ; mais ils n'avoient point d'enfans , et cela leur faisoit du chagrin. Un jour que la reine étoit toute seule dans sa chambre , elle entendit du bruit dans la cheminée. (*Les enfans se serrent contre leur papa , qui retire aussi ses jambes , et continue avec la voix moins assurée.*) La reine eut un peu peur : elle regarde , et voit descendre un beau petit carosse , traîné par six petits épagneuls verts avec les oreilles lilas. Dans le petit carosse étoit une petite vieille fée qui n'avoit pas un pied de haut , et qui dit à la reine : Madame la reine , vous aurez un enfant , si vous voulez consentir à devenir laide

et vieille. Pourvu que mon mari m'aime toujours, répondit la reine, j'y consens de tout mon cœur. Je suis contente de vous, répondit la petite fée; non-seulement vous aurez un enfant; mais vous en aurez deux, et vous n'en serez que plus belle. Après cette parole, les six petits épagneuls verds remontèrent la cheminée ventre à terre, et la reine eut effectivement un beau petit prince et une belle petite princesse qui furent charmans, parce qu'ils ressemblèrent à leur mère.

L' A Î N É.

Ah ! mon papa, voilà une bien jolie histoire ; mais elle est bien courte : vous devriez nous en raconter une autre.

L E C A D E T.

Oh ! oui, mon papa, encore une, s'il vous plaît.

A R L E Q U I N.

Un moment. Je vous ai donné il n'y a pas long-tems un petit livre tout rem-

pli d'histoires : tu m'avois promis d'en apprendre quelqu'une par cœur ; m'as-tu tenu parole ?

L' A Î N É.

Oui, mon papa, j'en ai appris une bien belle.

A R L E Q U I N.

Je crois que tu mens, car tu rougis,

L' A Î N É.

Non, mon papa, et je vais vous la raconter si vous voulez.

A R L E Q U I N.

A la bonne heure. Tant que vous serez des enfans, mon métier est de vous amuser ; mais quand la vieillesse m'aura rendu enfant aussi, il faudra que vous m'amusiez à votre tour. Voilà pourquoi vous devez vous y accoutumer de bonne heure. Voyons cette histoire,

L' A Î N É.

Écoutez bien, mon frère. Il y avoit une fois deux petits garçons, jolis, jolis comme, . . .

COMÉDIE.

85

ARLEQUIN.

Comme vous deux.

L'ÂÎNÉ.

Encore plus jolis que nous.

ARLEQUIN.

C'est un peu fort.

L'ÂÎNÉ.

Ces deux petits garçons avoient une bonne mère, mais ils n'avoient pas un bon père, et ce n'étoit pas comme nous. (*Arlequin le baise.*) La mère de ces deux petits garçons étoit très-pauvre. Un jour qu'ils étoient allés ramasser du bois pour leur mère, ils trouvèrent une vieille femme qui étoit tombée dans un fossé, et qui ne pouvoit pas s'en retirer. Sur le bord du fossé étoit une belle poule blanche qui cloquetoit comme pour demander du secours pour la vieille : les deux petits garçons se jettent dans le fossé et en retirent la bonne femme ; aussi-tôt la poule blanche s'en va pondre dans les chapeaux des deux petits garçons un

86 LE BON MÉNAGE,
bel œuf d'or. La vieille, qui étoit une
fée, leur dit : Mes enfans, pour vous
récompenser de ce que vous venez de
faire, ma poule vous a déjà donné un
œuf d'or; mais moi je veux vous don-
ner ma poule, à une condition cepen-
dant; c'est que celui de vous deux qui
l'aura ne pourra pas donner de ses œufs
à l'autre. L'aîné lui répondit : Madame,
je ne veux point d'un trésor que je ne
peux pas partager avec mon frère. Le
cadet dit : Ni moi non plus, madame;
mais il y a une manière de nous ar-
ranger : donnez la poule à mère; comme
cela, nous l'aurons tous deux. Alors
la bonne fée...

(L'on entend frapper.)

LE CADET.

Mon papa, on frappe.

ARLEQUIN.

Je vais ouvrir. Allez dans votre
chambre.

(Les enfans s'en vont.)

SCÈNE X.

ARLEQUIN, MEZZETIN.

MEZZETIN.

N'EST-CE pas ici, monsieur, que demeure une madame Argentine ?

ARLEQUIN.

Oui, monsieur.

MEZZETIN.

Est-elle chez elle, monsieur ?

ARLEQUIN.

Non, monsieur.

MEZZETIN.

Peut-on l'attendre, monsieur ?

ARLEQUIN.

Non, monsieur.

MEZZETIN.

Vous êtes son domestique, monsieur ?

ARLEQUIN.

Oui, monsieur ; son premier domestique.

88 LE BON MÉNAGE,
MEZZETIN.

Vous voudrez donc bien lui donner cette lettre de la part de Mr. Lélío, et vous prendrez le moment où elle sera seule. Vous entendez bien ?

ARLEQUIN.

Non, monsieur.

MEZZETIN.

Je vous dis qu'il faut donner cette lettre à votre maîtresse le plus secrètement que vous pourrez, parce que, entre nous, je crois que c'est une lettre d'amour : et peut-être que madame Argentine a quelque père, ou quelque frère... Je n'en sais rien, moi ; je ne suis à Mr. Lélío que depuis huit jours. Mais vous devez être au fait de tout cela, et prendre des précautions, pour... Enfin... Vous me comprenez ?

ARLEQUIN.

Je commence à vous comprendre.

MEZZETIN.

Ah ça, n'allez pas faire quelque étour-

derie : je vous ai tout confié , parce que vous savez bien qu'entre nous autres nous n'avons rien de caché , et que le secret de nos maîtres appartient toujours à toute la compagnie.

A R L E Q U I N.

Sans doute.

M E Z Z E T I N , *s'en va et revient.*

Je pense à une chose ; allons attendre au cabaret le retour de madame Argentine.

A R L E Q U I N.

Je vous suis bien obligé ; je n'ai pas soif.

M E Z Z E T I N.

Ce sera donc pour une autre fois, Adieu, mon camarade.

A R L E Q U I N.

Écoutez donc, monsieur.

M E Z Z E T I N.

Quoi ?

A R L E Q U I N.

Etes-vous marié ?

90 LE BON MÉNAGE,

MEZZETIN.

Oui, depuis long-tems.

ARLEQUIN.

Et votre femme est jolie ?

MEZZETIN.

Très-jolie. Pourquoi cela ?

ARLEQUIN.

Pour rien. (*il le salue.*) Adieu,
mon camarade.

(*Mezzetin sort.*)

SCÈNE XI.

ARLEQUIN, *seul.*

CE domestique - là est sûrement
menteur comme un laquais. Mais pour-
quoi M. Lélío écrit-il à ma femme ?
Voilà bien l'adresse : A madame, ma-
dame Argentine. J'ai bien envie de la
décacheter... Non, ce seroit manquer
de respect à ma femme. D'ailleurs,
si je n'y trouvois rien, je serois fâché

de l'avoir décachetée, et si j'y trouvois quelque chose, j'en serois encore plus fâché. Il n'y a que du chagrin à gagner. Cependant... Non... Il faut être plus que sûr avant de faire voir à sa femme qu'on la soupçonne. Attendons-la; je lui donnerai cette lettre, et nous verrons ce qu'elle me dira... Nous verrons... La voici.

SCÈNE XII.

ARGENTINE, ARLEQUIN.

A R G E N T I N E.

JE n'ai pas été long-tems, mon bon ami; du moins j'ai fait ce que j'ai pu pour revenir tout de suite. Où sont nos enfans ?

A R L E Q U I N.

Ils sont de l'autre côté.

A R G E N T I N E.

Comme tu es sérieux! Que t'est-il arrivé ?

92 LE BON MÉNAGE,

ARLEQUIN.

Je ne sais pas encore ce qui m'est arrivé.

ARGENTINE.

As-tu reçu de mauvaises nouvelles ?
Est-il venu quelqu'un ?

ARLEQUIN.

Oui, il est venu un domestique qui m'a laissé une lettre pour vous.

ARGENTINE.

Pour moi ? Et que dit cette lettre ?

ARLEQUIN.

Je n'en sais rien ; la voilà.

ARGENTINE, *regardant,*

Ah ! . . .

ARLEQUIN.

Reconnoissez-vous l'écriture ?

ARGENTINE.

Oui.

ARLEQUIN.

De qui est-elle ?

ARGENTINE.

Elle est. . . . (*à part.*) Que lui dirai-je ?

ARLEQUIN.

Eh bien ? . . . cela vous embarrasse.

ARGENTINE.

Mon ami, me crois-tu capable de te tromper ?

ARLEQUIN.

Répondez-moi d'abord ; de qui est cette lettre ?

ARGENTINE.

Je la crois de M. Lelio.

ARLEQUIN.

Je le crois de même. Ouvrez-la. La main vous tremble.

(*Argentine ouvre la lettre et la lit avec beaucoup d'émotion.*)

Eh bien ?

ARGENTINE *lui donne la lettre.*

Tenez, vous allez me croire cou-

pable, vous aurez le droit de le penser; et cependant le ciel m'est témoin que c'est la vertu la plus pure, le sentiment le plus honnête qui m'empêche de me justifier.

A R L E Q U I N.

Voyons. (*Il prend la lettre en tremblant.*) Cette lettre donne le frisson à tout le monde. (*Il la lit d'une voix altérée, jettant de tems en tems des regards sur sa femme.*) » Ma chère
 » amie j'arrive, et j'ai besoin de toute
 » ma raison pour ne pas voler dans
 » tes bras. Si je ne craignois que de
 » me perdre, rien ne me retiendrait :
 » mais je pourrois te compromettre,
 » et mon amour même est moins fort
 » que cette crainte. Il est si important
 » pour nous de tromper celui qui détruiroit notre bonheur ! Le nom sacré qui l'attache à toi suffit à peine
 » pour modérer ma haine. J'espère
 » qu'un jour viendra, et ce jour n'est

» pas loin , où nous pourrons nous li-
 » vrer publiquement à notre amour ,
 » et dévoiler à tous les yeux les nœuds
 » qui nous attachent l'un à l'autre.
 » Adieu ; tâche de venir me voir , si
 » tu peux échapper aux yeux du bar-
 » bare qui te veille ; je t'attends ; tu
 » sais si je t'aime. LÉLIO''.

Je ne sais si je dors ou si je veille :
 mais si je dors , je fais un vilain rêve ;
 et si je suis éveillé.... Oh ! je le suis.
(Il relit l'adresse.) A madame Argen-
 tine. *(Il se frotte les yeux.)* A ma-
 dame Argentine. Tenez , madame.

A R G E N T I N E.

Mon ami....

A R L E Q U I N.

Je ne le suis plus votre ami : vous
 m'avez trompé ; et c'est d'autant plus
 affreux que je ne vivois que pour
 vous croire. Comment ! vous qui me
 parliez toujours de votre tendresse

pour moi, vous qui étiez toujours pendue à mon bras ou à mon cou, vous faisiez semblant de m'aimer pour mieux me trahir; vous m'embrassiez pour m'empêcher d'y voir clair! Voilà ce qui m'indigne le plus; car je ne parle pas de mariage, ce n'est rien cela auprès de l'amour.

A R G E N T I N E.

Eh bien!... (*à part.*) Non, je serai fidèle à ma bienfaitrice. (*haut.*) Je vous demande, je vous supplie de suspendre votre colère; je me justifierai, soyez-en sûr, et vous serez alors....

A R L E Q U I N , *avec colère.*

Comment vous seroit-il possible de vous justifier? Vous sortez sans vouloir me dire où vous allez; un domestique apporte cette lettre; il me recommande de vous la donner en secret: vous venez de l'entendre cette lettre, elle est claire; il n'y a pas une
seule

seule phrase, pas un seul mot qui ne dise intelligiblement que vous êtes une infidèle. Elle est bien pour vous cette lettre ; voilà votre nom, le voilà ; je le vois, je le lis, je n'ai pas le bonheur d'être aveugle. M. Lelio vous y donne un rendez-vous, où vous avez couru, même avant de le recevoir ; car vous venez de chez M. Lelio, j'en suis sûr, je le sais, je l'ai vu, je vous ai suivie. Osez m'assurer que vous ne venez pas de chez Monsieur Lelio.

A R G E N T I N E.

Je ne veux pas vous mentir ; il est vrai, je viens de parler à M. Lelio, mais....

ARLEQUIN, *au désespoir.*

Et pourquoi me le dire ? Je n'en étois pas sûr.

A R G E N T I N E.

Ecoutez-moi.

Tome I.

F

Je ne veux rien entendre ; je veux m'en aller , je veux vous quitter... Mon parti est pris ; ma colère est passée , je n'en ai plus de colère , parce que je n'ai plus d'amour ; je suis de sang froid... Mais , comme je me sens le plus fort désir de meurtrir ce visage-là qui est la cause de tous mes chagrins , vous sentez bien qu'il faut que je m'en aille... Vous sentez bien... (*Argentine effrayée s'éloigne ; il la prend par le bras et la ramène fortement à lui.*) N'ayez pas peur , je sais me posséder... Je ne suis plus votre mari , je suis votre ami , votre meilleur ami , et je vous parle comme un ami... Je vous abhorre , je vous déteste , je vous méprise , je ne peux plus soutenir votre vue ; je ne peux plus vous regarder sans me dire : Voilà une femme qui en aimoit deux , et qui leur faisoit croire qu'ils étoient un. Séparons-nous

dès ce moment. Restez ici, gardez vos enfans; je ne pourrois jamais les embrasser sans vous pleurer; j'aime encore mieux renoncer à les embrasser. Gardez tout le bien, il vient de vous; il me seroit odieux. Je n'ai besoin de rien, je ne veux rien, je n'emporterai rien que mon cœur; et comme, si je vous parlois plus long-tems, je vous le laisserois peut-être, je vous quitte pour jamais.

ARGENTINE *court après.*

Mon ami...

ARLEQUIN *la repousse.*

Laissez-moi, je ne vous crois plus.

SCÈNE XIII.

ARGENTINE, *seule.*

MALHEUREUSE! Que devenir? que faire? Il me croit coupable, et je ne puis... Courons nous jeter aux pieds

100 LE BON MENAGE,
de Mademoiselle Rosalba; elle aura
pitié des maux qu'elle me cause; elle
ira me justifier elle-même aux yeux de
mon mari: c'est à elle.... Mais la
voici....

SCENE XIV.

ARGENTINE, ROSALBA.

ARGENTINE.

MADemoiselle....

ROSALBA.

Je viens de rencontrer ton mari.

ARGENTINE.

Où alloit-il?

ROSALBA.

Chez mon père. Je lui ai donné moi-même ce petit contrat que j'ai fait faire pour lui, selon tes intentions. Mais à peine m'a-t-il regardée; il a pris le

papier d'un air égaré, et a poursuivi son chemin sans me parler. Eh quoi!.. tu pleures, ma chère Argentine! qu'est-il donc arrivé? réponds-moi vite.

A R G E N T I N E.

Le plus affreux des malheurs. M. Lelio vous a écrit comme à l'ordinaire, sous mon adresse. Mon mari a reçu la lettre; il me croit coupable; il m'a abandonné; et je n'ai pas trahi votre secret.

R O S A L B A.

O ciel! que me dis-tu? Arlequin va chez mon père; je le connois; il lui dira tout; et mon père sera plus irrité que jamais contre Lelio. Peut-être même soupçonnera-t-il la vérité, et rien alors ne pourra le fléchir.... Ma chère amie, pardon, pardon mille fois; mais je te supplie, je te conjure d'attendre ici que je revienne te parler.

(Elle sort précipitamment.)

SCENE XV.

ARGENTINE, *seule.*

ET lui.... reviendra-t-il?... irai-je le chercher?... Il reviendra, j'en suis sûre : mon cœur me le dit, et mon cœur ne m'a jamais trompée toutes les fois qu'il m'a parlé de lui... Attendons. . . Je suis au supplice.... Mes enfans, revenez ; mes pauvres enfans, venez embrasser et consoler votre mère.

(Les deux enfans reviennent.)

SCENE XVI.

ARGENTINE, LES ENFANS,

LE CADET.

AH! maman, qu'avez-vous donc ? Vous pleurez comme quand j'ai été malade.

L' A Î N É.

Ma chère maman, avez-vous du chagrin ?

ARGENTINE. (*Elle pleure.*)

Non, mes enfans, non, mes bons enfans, ce n'est rien, cela se passera.

L' A Î N É.

Nous avons entendus mon papa qui grondoit bien fort. Est - ce lui qui vous fait pleurer comme cela ?

(*Ici Arlequin entre, et Argentine continue sans le voir.*)

SCÈNE XVII.

ARLEQUIN, ARGENTINE, LES DEUX ENFANS.

ARGENTINE.

Vous savez bien que jamais aucun chagrin ne peut me venir par votre

104 LE BON MENAGE,
papa ; au contraire , c'est toujours lui
qui les dissipe.

L E C A D E T.

Ah ! le voilà. (*Il court à lui.*) Venez
donc vite , mon papa ; maman pleure,
et elle dit que vous seul pouvez la
consoler.

ARLEQUIN , *les repoussant tout dou-*
cement.

Laissez-moi , laissez-moi.

L' A Î N É.

Ah ! mon frère , comme il a du cha-
grin ! (*Ils se retirent tous deux au fond
du théâtre , et y restent pendant toute
la scène d'Arlequin et de sa femme.*)

A R L E Q U I N.

Madame , vous êtes fâchée de me
revoir ; je le suis plus que vous : mais
comme j'ai le projet de vous oublier
entièrement , je viens vous rendre tout
ce qui pourroit me rappeler que nous
nous sommes aimés. (*Il déboutonne son*

habit, et ouvre un petit sac qui lui pend au cou.) Tout est dans ce petit sac ; je l'avois mis là, (*Il montre son cœur.*) pour que tout ce que nous nous étions donné fût ensemble. Je vais vuidier le sac devant vous, afin que vous n'imaginiez pas que je garde quelque chose. (*Il tire un portrait.*) Voici d'abord votre portrait : il n'a pas changé comme vous ; il est toujours joli ; il vous ressembloit encore ce matin, mais il ne vous ressemble plus. Le voilà, madame. (*Il le pose sur une table, et tire un papier plié.*) Voici le premier billet que vous m'avez écrit, que Scapin me vola, et que j'eus le bonheur de rattraper. Le voilà, madame, je vous le rends ; je n'aime pas à vivre avec les menteurs. (*Il tire un bouquet flétri.*) Voici encore un vieux bouquet de violettes que je vous donnai le premier jour où je vous fis ma déclaration. Après l'avoir porté toute la journée, vous le jettâtes le soir ; j'al-

lai le ramasser... Tenez, il sent encore bon... Je n'aurois jamais cru que ces violettes-là dureroient plus que votre amour. Les voilà, madame. (*il lui montre le sac.*) Il n'y a plus rien; regardez. Ce petit sac, qui avoit été des années à se remplir, s'est vuïdé dans une minute. J'ai tout rendu. Ah! diable! j'oubliois ce qui doit vous être le plus cher... la lettre de Mr. Lélïo, et puis encore un contrat que mademoiselle Rosalba vient de me donner; car c'est sûrement pour vous, ce contrat-là?

A R G E N T I N E.

Non; il est à vous.

A R L E Q U I N.

A moi! Qu'est-ce que cela veut dire?

A R G E N T I N E.

Je vais vous l'expliquer, quoique ce ne soit pas le moment. Mademoiselle Rosalba a voulu me donner ce matin quinze mille francs; je lui ai demandé

que ce don fût pour vous seul : c'est le contrat que vous tenez.

A R L E Q U I N, *jettant le contrat.*

Je n'en veux point. Avez-vous imaginé que je recevrois d'une main les lettres de Mr. Lélío, et de l'autre des présens pour me consoler? Avez-vous cru me dédommager avec de l'argent de votre cœur que vous m'avez ôté? Non, madame, non; personne n'est assez riche pour me payer ce que vous m'avez volé.

A R G E N T I N E.

Mon cœur est toujours à vous; il n'a pas cessé d'être à vous. Je ne peux pas en dire davantage; mais vous devriez me deviner.

A R L E Q U I N.

Vous deviner ! cela étoit bon quand nous nous aimions; ce n'est que dans ce tems-là qu'on se devine.

A R G E N T I N E.

Voulez-vous m'écouter un seul moment ?

Oh! parlez; votre ami, Mr. Lelio, s'est donné la peine d'écrire ma réponse à tout ce que vous direz.

A R G E N T I N E.

Une femme assez malheureuse pour tromper son mari n'en vient pas au dernier crime sans lui avoir donné des sujets de plaintes moins graves : ce n'est qu'à force de négliger ses devoirs qu'elle parvient à les oublier. Si j'étois capable de vous avoir trahi, avant d'en aimer un autre, j'aurois cessé de t'aimer toi-même, j'aurois repoussé ta tendresse, j'aurois cherché à te refroidir. Et, réponds-moi, as-tu jamais remarqué la moindre diminution dans mon amour pour toi, dans mon désir de te plaire, dans mon chagrin de te quitter, dans mon plaisir de te revoir? rappelle-toi tous les instans de ma vie, en ai-je été un seul sans te dire, sans

te

te répéter , sans te prouver que je t'a-
dore ? ton cœur peut-il m'accuser ?

ARLEQUIN.

Il n'est pas question de mon cœur ,
il ne vous accusera jamais. La vieille
habitude qu'il a de vous croire fait qu'il
me parle toujours pour vous... Mais
je ne l'écoute pas. Voilà la lettre qui
vous condamne; cette lettre est de Mr.
Lélio ; Mr. Lélio vous aime ; vous vous
cachez de moi pour aller voir Mr. Lé-
lio : tout cela est clair... Et tenez ,
Mr. Pandolfe lui-même , à qui je viens
de tout raconter , parce que je ne peux
pas garder mes chagrins , moi ; Mr.
Pandolfe a été plus affligé que surpris ;
il m'a dit que Mr. Lélio s'amusoit à
être l'amoureux de toutes les femmes
qu'il voyoit. Car il ne faut pas que vous
vous imaginiez être la seule que Mr.
Lélio adore. Il se moque de vous tout
comme des autres. Il en aime peut-
être dix dans ce moment-ci ; et cette

110 LE BON MÉNAGE,

lettre-là a servi pour une douzaine. Sans aller plus loin, Mr. Pandolfe m'a dit qu'il avoit un peu tourné la tête à mademoiselle Rosalba.

A R G E N T I N E.

Et vous pensez que j'aurois été capable d'enlever un amant à mademoiselle Rosalba, à ma bienfaitrice, à celle à qui je dois tout! Vous imaginez que j'aurois sacrifié ma tendresse pour toi, mon bonheur, mon repos, pour avoir le plaisir de chagriner mademoiselle Rosalba! Non, mon ami, l'amitié seule m'auroit défendue; mais je l'étois assez par mon amour, qui est aussi vif, aussi tendre qu'au premier jour de notre mariage. Il est possible qu'une femme trompe son époux, mais elle ne peut pas tromper son amant: l'amour est une sauve-garde cent fois plus sûre que la vertu. Mon ami, je suis innocente, puisque je t'aime, puisque je t'adore, puisque je préfère

C O M É D I E. III

la mort à ton indifférence.... Réponds-moi.... A quoi penses-tu ?

A R L E Q U I N, *la regardant.*

Je pense qu'il seroit bien dommage que la fausseté eût ce visage-là.

A R G E N T I N E.

Livre-toi au mouvement de ton cœur ; reviens à moi , reviens à celle qui n'a pas cessé d'être à toi. Je ne me relève pas que tu ne m'aies pardonné.

(Elle tombe à ses genoux ; les deux enfans accourent , et se mettent aussi à ses genoux.)

L E S E N F A N S.

Ah ! mon papa , pardonnez à notre maman.

(Arlequin , ému , relève sa femme et se met à genoux.)

A R L E Q U I N.

C'est à toi de me pardonner d'avoir pu te croire coupable.

L E S E N F A N S , *à leur mère.*

Ah ! maman , pardonnez à notre papa.

112 LE BON MÉNAGE,

ARGENTINE.

(Elle lui saute au cou.)

Enfin me voilà heureuse. Mon ami, je te promets qu'il ne te restera pas le moindre nuage; je te jure que tout sera éclairci.

ARLEQUIN.

Tout l'est, puisque tu m'as embrassé.
(Il remet dans son sac tout ce qu'il en avoit ôté.)

ARGENTINE.

Non, mon ami; j'exige de toi que tu ne me quittes pas une seule minute jusqu'au moment de ma justification.... Mais voici mademoiselle Rosalba. Comme elle est agitée! Eh! mademoiselle, qu'allez-vous nous apprendre?



SCÈNE XVIII.

ROSALBA, ARLEQUIN, ARGENTINE, LES ENFANS.

ROSALBA.

QU'IL ne manque plus rien à mon bonheur. Laisse-moi reprendre haleine; je ne me possède pas de joie.

ARGENTINE.

Je brûle d'apprendre.

ROSALBA.

Ma tendresse pour toi pouvoit seule me donner le courage que je viens d'avoir. En te quittant, j'ai couru chez mon père; Arlequin en sortoit: il lui avoit tout dit, car mon père irrité donnoit à Lélío des noms qu'il est loin de mériter. Je me suis précipitée à ses pieds: C'est moi, me suis-je écriée, c'est moi qui l'ai épousé; je suis sa femme.... La femme de qui?

a-t-il dit en me repoussant. . . La femme de Léo. A cette parole mes forces m'ont abandonnées, mais non pas mon père; il m'a relevée avec fureur et tendresse; ses mains trembloient et n'osoient pas presser les miennes; il sembloit avoir peur de me pardonner. J'ai profité de l'instant, j'ai tout avoué, je lui ai dit que je portois dans mon sein le gage de notre union, que cet enfant étoit le sien, et qu'il lui demandoit, par ma voix, la permission de naître pour l'aimer. Mon amie, cette idée a fait évanouir sa colère; il est resté un moment incertain sur ce qu'il alloit dire; mes yeux étoient fixés sur les siens; mon cœur battoit de toute sa force; je le regardois sans parler, il me regardoit de même: enfin ce silence a fini par un torrent de larmes qu'il retenoit depuis long-tems. Dès que je l'ai vu pleurer, j'ai senti qu'il alloit pardonner: je me suis élancée à son cou, et

les premiers mots que sa bouche a prononcés, en se pressant sur mon visage, ont été : Ma fille, je te pardonne.

ARGENTINE, *embrassant Rosalba avec transport.*

Ah! rien ne manque à mon bonheur.

ROSALBA.

Venez, mes amis, venez avec moi; je cours chercher Lelio; je vais le conduire aux pieds de mon père. Soyez les témoins d'une félicité que je dois à ma chère Argentine.

ARLEQUIN.

Mais je n'entends pas bien tout cela. M. Lelio est donc le mari de mademoiselle Rosalba ?

ARGENTINE.

Voilà ce grand secret que j'avois promis de te cacher. De peur qu'il ne fût découvert, je recevois sous mon

116 LE BON MÉNAGE, &c.

adresse les lettres de M. Léo pour sa femme. Celle d'aujourd'hui...

A R L E Q U I N.

Chut, chut, je comprends toute ma méprise : je ne me la pardonnerois pas si j'avois eu besoin d'explication pour me raccommoder avec toi. (*Il embrasse Argentine, et puis il prend par la main ses deux enfans.*) Mes enfans, vous vous marierez un de ces jours ; si vous avez le bonheur, comme moi, de trouver une honnête femme, souvenez-vous qu'il faut toujours la croire plus que vos propres yeux, Sans cela point de bon ménage,

F I N.